

Br. 126

Res 223 br 126

B.U. NICE - LETTRES



D 092 2039316

EDGAR QUINET

(1803-1878)

Le 14 mai 1883, la Franc-Maçonnerie élevait dans la ville de Bourg, à ses propres passions et à ses haines anticatholiques, une statue sous les traits d'Edgar Quinet. M. Margue, sous-secrétaire d'Etat, présidait à l'inauguration, et, M. Madier de Montjau y prononçait un de ses discours les plus intolérants, applaudis par les uns, subi par les autres, mais contredit et repoussé par personne. Le vieil énergumène a poussé plusieurs fois, en le précisant et le rétablissant dans sa signification véritable, le cri de guerre de Gambetta; non pas « Le cléricisme voilà l'ennemi! » mais « Le catholicisme voilà l'ennemi! » Il semblait avoir l'écume à la bouche, tant il y mettait d'emportement. On frémissait en écoutant ce chant de mort qui ressemblait à la ronde d'un chef indien autour du poteau du scalp.

M. Carteret, l'organisateur de la persécution genevoise, a parlé dans le même sens, dans le

Re's. 223



banquet qui a suivi l'inauguration. Il a été à peine moins violent, quoique plus habile.

Et cependant l'objet de cette fanatique apothéose ne la méritait pas complètement. Une des rares dames présentes, qui avait jadis suivi son mari à Veytaux, au bord du lac de Genève, où s'était également réfugié Edgar Quinet en 1852, ne pouvait revenir de sa surprise, en entendant les étranges discours débités au pied de cette statue. « Non, s'est-elle écriée, ce n'est pas là Edgar Quinet que j'ai connu dans ses jours de méditation ! »

Quinet, effectivement, fut parfois pour l'Eglise un ennemi ardent, mais parfois aussi, et jusque dans ses dernières années, un admirateur. Parvenait-il lui-même à démêler toujours le clair obscur de sa pensée ondoyante et fugace ? Il est permis d'en douter.

I

Premières années de Quinet.

Edgar Quinet naquit à Bourg, le 17 février 1803. Sa famille habitait cette ville depuis longtemps. Son père était commissaire des guerres sous la République et l'Empire ; sa mère, femme d'un grand mérite, était protestante.

Tout jeune, il alla rejoindre son père alors attaché à l'armée du Rhin dont le quartier général était à Wesel. Son intelligence enfantine

s'éveilla donc au milieu des émotions de la guerre, sur les bords du grand fleuve aux rives fantastiques et hantées par de grandioses légendes. Devenu homme, il ne put oublier les luttes militaires, les cathédrales et les ruines géantes qui, tout d'abord, avaient fixé ses regards.

L'année 1811, en donnant à nos armées une trêve passagère, ramena Jérôme Quinet à Bourg ou plutôt à Certines où il possédait une maison de campagne. Jusque-là le bambin avait été élevé quelque peu à la diable, tantôt flânant au milieu des campements militaires, tantôt à travers les grands prés de Certines ou les arbres de la forêt de Seillon. Un jour vint pourtant où il fallut abandonner cette vie un peu sauvage, mais attrayante. En 1815, on faisait entrer le jeune Quinet au collège de Bourg. Pour lui, le coup fut dur ; dans sa naïve désolation de ne plus avoir et ses grands bois et sa liberté vagabonde, il allait jusqu'à se comparer au prisonnier de Sainte-Hélène. « Si je plaignais le « héros de la captivité qu'il allait désormais « endurer au milieu de l'Océan, je ne trouvais « pas la mienne moins intolérable. Je me voyais « prisonnier comme lui, en même temps que « lui... Un jeune oiseau de proie enlevé nouvel- « lement aux forêts et porté à la ville dans une « cage d'osier, ne tombe pas dans un désespoir « plus morne (1). »

(1) *Histoire de mes idées.*

A la rentrée de 1817, le jeune oiseau de proie, déjà quelque peu apprivoisé, commençait ses mathématiques au lycée de Lyon. A cet âge, tout le monde rêve peu ou prou à la gloire militaire; aussi déclara-t-il vouloir entrer à l'École polytechnique. Il comprenait qu'il avait à se créer un avenir; il fut âpre à l'étude, travaillant non par orgueil, mais surtout pour la joie que ses succès devaient procurer à sa mère. Le tendre attachement de Quinet pour cette mère qu'il nous a décrite si aimante et si bonne est un des caractères les plus touchants de sa vie. « Mon bulletin t'a peut-être fait de la « peine, écrivait-il un jour; s'il ne répond pas « à tes espérances, ne m'accuse pas, ma bonne « mère, je travaille tant que je puis; mais com- « ment arriver aux premières places! Les élèves « qui font ce cours pour la seconde année ont « trop d'avantages... »

Mais, malgré son application tenace, le jeune élève n'arrivait point à tenir la tête de sa classe. Il était né poète, et son esprit se perdait sans cesse dans d'interminables rêveries. Les places étaient mauvaises. Quinet attribuait cela à tout autre chose qu'à ses interminables rêveries, et pour consoler ses parents de ses insuccès qui le désespéraient lui-même, il leur écrivait ces quelques mots qui feront toujours honneur à son cœur: « Mes talents ni mon esprit ne me « feront jamais rechercher de personne, mais « je tâcherai de me faire aimer de ceux qui

« m'entoureront en puisant dans mon âme pour
« suppléer à ce qui me manque, en partageant
« leurs chagrins, et, si je ne puis faire leur
« gloire, peut-être ferai-je leur bonheur. »

Vint la terrible échéance de l'examen. Quinet ne fut point reçu. Il n'avait que dix-huit ans, rien n'était perdu ; son père résolut de le renvoyer au collège une année encore. Quinet apprit cette résolution avec douleur, il en avait assez du collège. Sournoisement, il écrivit à sa mère une lettre où il lui peignait et son dégoût de l'algèbre et les aspirations qui le poussaient vers une autre carrière que celle des armes. Quelques jours après, le collège, les études étaient abandonnés ; il entra à Paris d'abord chez un banquier, puis chez un receveur général dont, moyennant trente écus par mois, il rédigeait le jargon épistolaire.

Sans doute c'était là un grand pas vers la liberté, mais non point encore l'idéal de Quinet. Au bout d'un an, en 1821, il entra chez un avoué, et après de longues et délicates négociations, obtenait de son père, le censeur sévère, l'autorisation de faire son droit.

En 1823, il passait ses examens et abandonnait Code et Digeste, peu expert, il l'avoue lui-même dans une de ses lettres, sur les mystères de la procédure ou les discussions juridiques, mais ayant étudié avec soin, par leurs législations comparées, les tendances et les progrès philosophiques de chacun des peuples qui ont eu suc-

cessivement dans le monde un rôle civilisateur.

On tenait alors en très haute estime les idées allemandes. Cousin déclarait qu'on ne pouvait les étudier « sans contracter un amour éclairé de l'humanité et de la civilisation, de tout ce qui est beau et honnête. » Parole un peu vague, mais qui, venant de l'illustre professeur, poussa alors la jeunesse française à déchiffrer avec ardeur Herder et Vico ; mais elle se fatigua bien vite de cette littérature aux systèmes nuageux, aux doctrines impénétrables. Un des rares persévérants, Quinet, s'acharna à cette étude aride. Il résolut d'aller interroger le sphinx dans son domaine mystérieux ; pendant six ans il suivit les cours de l'Université d'Heidelberg. Là il se germanisa complètement, *er bekam ein der unserer*, comme le dit, dans ses Mémoires, son professeur le philologue Kreuzer. Ce dernier, auquel Quinet avait été recommandé, l'accueillit à bras ouverts, l'accompagna dans ses premières promenades sur les bords du Neckar et lui ouvrit sa maison.

Quinet y rencontra la fille d'un pasteur protestant, Minna Moré. En vain il était pauvre étudiant, n'avait ni gîte assuré, ni avenir en Allemagne ; au bout de deux mois Minna était sa fiancée. A Certines on fut étonné de cette passion subite et on la désapprouva. « Tu t'en effraies, ma bonne mère, écrit alors Quinet, et tu en as bien le droit. Mais d'abord tout prend ici un caractère plus reposé, plus patient qu'en

« France. Ma première parole a été de déclarer
« mon état précaire, ma vie de pélican sur le
« toit... Nous nous sommes rencontrés pleins de
« sympathie et de résignation ; mais repousser
« pour mon avenir l'espérance d'animer, de
« réjouir ma solitude, c'est là un effort de
« stoïcisme dont je ne me sens point capable. »
Les fiançailles de Quinet durèrent sept ans ;
peut-être ce sont elles qui, autant que la lit-
térature de Goethe, le retinrent si longtemps
à Heidelberg.

Ce long commerce avec les idées teutonnes
fut-il un bien pour lui ? Rien n'est moins évident.
Il est vrai qu'il rapporta d'Allemagne une
dialectique savante, des idées nouvelles dont il
fit part à ses compatriotes dans son premier
ouvrage (une traduction de Herder) ; mais il
perdit la précision des termes, la clarté de la
langue maternelle, et il mérita ce paradoxe d'un
homme d'esprit : « Quinet, penseur allemand,
qui a quelquefois écrit en français. »

Ajoutez, chez un enfant qui avait appris le
catéchisme des lèvres d'un vieux prêtre, et qui
avait fait une première communion recueillie et
profondément émue, le trouble né de l'influence
d'une mère et bientôt d'une épouse protestante.
Résultat presque fatal : l'incertitude, le doute.

Pendant ce séjour en Allemagne, Quinet fut
chargé d'une mission scientifique en Morée. Il
la sollicita par une lettre où respirait le dévoue-
ment au gouvernement de Charles X. Il est vrai

qu'il ne pouvait guère parler de République en demandant une faveur à un roi.

Il rapporta de Morée quelques pages enthousiastes et, de retour, travailla avec ardeur à débrouiller le chaos de deux ou trois poèmes qui parurent successivement.

II

Quinet poète.

Ahasvérus est le plus connu et le plus caractéristique pour son genre de talent.

Dans ce livre, « histoire du monde, de Dieu dans le monde, du doute dans le monde », comme il le qualifiait, Quinet avait voulu faire une révolution philosophique. Il produisit seulement un poème d'allures puissantes, mais étranges. Son œuvre est d'inspiration tout allemande ; lisez-en vingt pages, vous croyez avoir lu, traduit en prose sonore et colorée, du Goethe ou du Klopstock. Dire cela c'est faire et la critique et l'éloge de l'ouvrage. *Ahasvérus* est souvent obscur, surchargé de détails, de couleurs excessives, de tudesques exubérances que nos races latines accepteront toujours difficilement. Mais ces défauts sont rachetés par la magnificence hardie du sujet, par l'ampleur d'un style épique pailleté d'épithètes grandioses, à la manière d'Homère. Il a son langage à lui, comme

l'antique pythoïsse de Delphes dans les énigmes de laquelle on entrevoyait parfois des éclairs perçant la nue. Ce langage rend plus attachant encore le voyage d'*Ahasvérus*, ce vieillard à la barbe blanche, vivante personnification de l'humanité, qui promène de pays en pays, de déserts en déserts, sa douleur qui ne peut mourir. Quelle poésie dans ces descriptions rencontrées à chaque pas sur la route du Juif maudit ! Quinet jette là à pleines mains les richesses ramassées dans ses voyages à travers l'Orient, l'Allemagne et l'Italie. Remercions-le de n'avoir pas oublié, parmi tant de splendeurs, les richesses du pays natal, l'église de Brou, « agrafe de buis, ciselée par les bergers des « Alpes pour le Berger du ciel », nef sculpturale « où Marguerite de Savoie dort dans son lit de « mousse, sur son chevet de pierre fine, sans « plus jamais tourner la tête vers l'époux couché « à son côté. »

Deux ans après *Ahasvérus* paraissait *Napoléon*. Ici Quinet abandonnait la prose sonore de son premier poème, il voulait versifier. L'essai fut loin d'être heureux ; la rime chez lui n'est point domptée et docile comme le veut Boileau :

La rime est une esclave et ne doit qu'obéir,

elle entrave, elle étouffe l'inspiration.

« Mon père, raconte Quinet, exérait en Napoléon, la voix, le geste, le regard... Il ne fut

désarmé dans cette haine implacable que par les défaites. Alors il se tut. »

Le fils n'avait point hérité des rancunes paternelles ; bien au contraire, il aime Napoléon ; il fut de ceux qui, sans le savoir, ranimèrent la légende et préparèrent le retour de l'Empire. Et pourtant, rendons-lui cette justice, dans ce moment où Béranger et la presse, par esprit d'opposition, faisaient du grand empereur un être surhumain, infaillible et impeccable, jamais il ne pousse l'admiration jusqu'à oublier et la liberté et le droit souvent méconnus par lui. Il prédit la dislocation de son empire à ce vainqueur

Qui partout dédaigna, comme une arme émoussée,
Le seul glaive qui dure : âme, esprit et pensée.

Il est même des instants où il épouse trop ardemment la cause des nations vaincues. Citons par exemple le passage sur *Leipsig*, où l'on voit l'Allemagne écrasée se redresser dans un suprême effort contre « l'ennemi héréditaire. » L'héroïsme du spectacle prête ici aux vers une grande allure ; Quinet semble oublier qu'il est Français ; on croit trop entendre un étudiant allemand qui chante les excitations enflammées de Arndt ou de Wieland. A l'époque où Quinet écrivait cela, on pouvait en même temps aimer beaucoup la France et un peu l'Allemagne ; maintenant ce lyrisme est un contre-sens pénible ; mais n'insistons pas, il a dû en être suffisamment nuni s'il a relu ses propres vers en 1870.

Après *Napoléon* vint *Prométhée*. Cette fable étrange du Titan enchaîné au Caucase et dont le foie sans cesse renaissant est dévoré par un vautour, avait captivé toutes les époques. Chaque siècle y avait vu l'emblème de ses aspirations, une prédiction de ses espérances. Prométhée ! Pour Eschyle, c'était la Grèce attendant sa liberté ; pour Tertullien, c'était le monde antique attendant le Christ ; pour Quinet, c'était l'univers rongé par le doute et espérant l'arrivée d'un dieu inconnu. Nous retrouvons là les qualités de Quinet, mais avec plus de vie et d'émotion. On ne peut lire, sans partager ses souffrances, « ce livre qui n'est pas de parchemin, mais qui est « fait de son âme et de son désespoir, qui a été « écrit, non avec une encre d'or, mais avec des « larmes. » Le monde entier y semble évoqué par un sombre fatalisme, et la terre et les cieux, avec leurs divinités toutes également éphémères, finissent par s'évanouir dans la nuit muette du néant. D'où vient cette douloureuse désespérance qui palpite à chaque page du *Prométhée* ? Nous l'apprendrons en étudiant la philosophie de Quinet.

III

Quinet philosophe.

C'est dans cette trilogie d'*Ahasvérus*, *Napoléon*, *Prométhée*, dans ce dernier ouvrage surtout, que nous pouvons entrevoir les doctrines philosophi-

ques de Quinet. Là est condensée la plus fidèle expression de sa pensée; plus tard, en effet, les luttes de la politique ou les troublantes passions de la controverse l'entraînèrent dans des colères et d'inextricables diversités au travers desquelles nous ne pouvons ni ne voulons le suivre.

Au moment où Quinet se faisait connaître, les hommes d'une certaine école avaient autant de répugnance à être de vrais croyants que nos pères avaient eu de peine à se montrer incrédules. Sans doute, il était de bon ton de croire à quelque chose, à tout ce qu'on voulait, mais pas au christianisme, « dogme usé et de petites gens », comme l'avait dit Voltaire. Le monde s'est fait vieux.

Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ?

demandait Musset. Michelet écrivait : « Oh ! dites-moi s'il s'est élevé quelque part un autre autel » ; et Quinet, leur faisant écho, avait foi dans l'éternelle résurrection de Dieu. Pour rencontrer ce dieu nouveau, Musset, lorsqu'il en eut le temps, revint au Christ; Michelet défia le doute, c'est-à-dire rien, Quinet divinisa l'espérance, c'est-à-dire peu de chose. Il crut à la « puissance de l'infini », au « culte des morts », à « l'évolution de l'avenir. » Théologie étrange, poétique autant qu'élastique.

Un de ses collègues du Collège de France déclarait Quinet complètement sceptique. M. Vinet,

pasteur protestant célèbre, l'accusait de panthéisme. Pour moi tous deux ont également raison. Il est des moments où Quinet ne croit à rien, d'autres où il semble croire à tout. Tantôt Prométhée, étreint par le doute, enveloppe d'un même mépris railleur et Jupiter et Jehovah; tantôt l'imagination du penseur, obsédée par les souvenirs de l'Orient, devient un Panthéon centre-gauche où Bouddha, Apollon et le Christ reçoivent tour à tour des sacrifices opportunistes.

Quinet voudrait être philosophe; malgré lui il est poète.

Il ne pense pas, il rêve, il se forge un « Dieu de l'avenir », sorte d'entité chimérique, de perpétuel devenir fort commode, car il n'oblige à aucun culte et n'aurait garde de punir ses adorateurs infidèles : il n'existe que dans leur imagination !

Cette « religion des poètes » répond-elle à toutes les aspirations de l'homme? Suffit-elle à diriger une conscience? Hélas! mille fois non, et Quinet le sent tout le premier. Il a mis en tête de son livre : « Priez pour celui qui écrivit le mystère d'*Ahasvérus* », et en maint endroit il avoue qu'il a souffert du vide de son âme, et nous prémunit contre sa propre doctrine : « Gardez-vous de vous endormir dans la foi agitée des prophètes, vous pourriez vous réveiller dans le désespoir (1). » Et souvent

(1) Préface de *Prométhée*. (*Revue des Deux-Mondes*.)

encore, comme Jouffroy pleurant avec des larmes viriles la foi de son enfance, il regrette et la tranquillité d'esprit et les consolantes espérances qu'il a perdues : « Si j'étais assez heureux pour
« avoir conservé sans aucun mélange de ré-
« flexion la foi que j'ai reçue en naissant, tenez
« pour assuré que sur un tel sujet je ne com-
« poserais point de poème (2). »

Quinet s'est infligé à lui-même de formels démentis, qu'on me permette d'insister sur ce point. Et cela parce que, dans leurs discours, dans les ovations dont ils ont entouré sa statue, certains hommes ont voulu exalter les paroles de haine prononcées souvent par l'auteur d'*Ahasverus*.

Du littérateur, de l'artiste, ils n'ont cure, ils ne voient dans Quinet que le sectaire qui s'écriait un jour : « Il faut que le catholicisme tombe...
« Honnête Brutus (*le peuple*), dupe magnanime,
« prends garde, Antoine te perdra si tu ne
« perds Antoine... Il faut en finir, le despotisme
« religieux ne peut être extirpé sans qu'on
« sorte de la légalité; aveugle, il appelle contre
« lui la force aveugle... Il faut savoir oser et
« obéir... qu'attendez-vous?... Il y a une reli-
« gion qui se glorifie d'être incompatible avec
« les libertés modernes; si la Révolution fran-
« çaise avait clairement vu cette différence,
« elle aurait pu, en concentrant ses forces, ses

(2) *Ibid.*

« inimitiés, ses décisions, éliminer ce culte qui
 « exclut la civilisation. Mais... elle a manqué
 « d'audace, et le culte qu'elle avait pour mission
 « d'abattre est sorti de ses mains plus entier,
 « plus indompté que jamais. Ne refaisons pas
 « la même faute (1) ! »

Cet appel adressé à la force, à la force aveugle, par un penseur et contre une doctrine, quelle chute pour un philosophe ! quelle humiliation pour la mémoire de Quinet !

Mais ce déclamateur invoquant, à défaut d'arguments, le couperet de Robespierre, il faut qu'on l'entende aussi proclamer la vérité de cette religion qu'il vient de maudire et s'infliger à lui-même le plus formel démenti. Relisez — ou plutôt lisez, car de ceux qui parlent tant de Quinet, et avec tant de passion anticléricale, bien peu l'ont lu — lisez sa réfutation de la *Vie de Jésus* du docteur Strauss (2). Là, au nom de la raison et de l'histoire il fait l'apologie de la personnalité et de la sainteté du Christ. Ecoutez, c'est Quinet qui parle : « O Rome, tu es pour moi l'éternelle madone assise sur tes ruines et pleurant dans ta campagne au pied de la croix... mon cœur privé de toi est plus vide en te quittant que ta vide maremme, et mon désert plus grand que ton désert depuis le pied des montagnes jusqu'aux rives de la mer ! »

(1) Marnix de Sainte-Aldegonde, préface.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1838.

A Certines, Quinet avait pour voisin un homme modeste, mais d'érudition profonde et dont la renommée plus lente mais plus solide arrivera à couvrir la sienne. C'était l'abbé Gorini, dans lequel, plus tard, il devait rencontrer un victorieux adversaire. Les deux auteurs avaient entre eux de fréquents rapports. Le pieux curé de la Tranclière s'étonna sans cesse de la contradiction qui régnait entre la conversation toujours modérée et conciliante de Quinet et les passages étrangement violents de certains de ses livres. « Jamais, écrit-il, je n'ai entrevu en Quinet un futur valet de bourreau ; toutefois, qu'il prenne garde ! » Gorini avait des raisons particulières de s'étonner ainsi. N'est-ce pas à son sujet en effet que Quinet écrivait un jour dans une lettre que nous avons sous les yeux : « Que vous me charmez de me donner de bonnes nouvelles du vicairé savoyard de la Tranclière ! Il ne sait pas combien je pense à lui. De nous tous, *lui seul a pris le vrai chemin, il a la paix.* »

Cette paix de l'âme, cette sérénité que donne la croyance, pourquoi Quinet ne l'avait-il donc pas conservée ?

« On ne remplace les vieux systèmes philosophiques ou religieux, disait-il dans un de ses cours, qu'en s'élevant au-dessus d'eux. Soyons plus spiritualistes, plus libéraux, plus tolérants... que les religions auxquelles nous prétendons succéder. » Excellente maxime. Mais Quinet avait-il donc trouvé une religion

plus élevée, plus belle que celle de ce Christ dont il avait un jour si éloquemment défendu la sainteté!...

Devant ces contradictions étranges, plus d'un critique s'est demandé si Quinet était de bonne foi.

Pour nous, nous n'en voulons point douter, parce que sa vie tout entière fut une vie de travail et de droiture. Or, un honnête homme qui dit oui ou non mérite d'être cru, a dit Labruyère ; son caractère jure pour lui.

Et s'il existait souvent de telles différences entre l'homme et l'écrivain, c'est, pensons-nous, uniquement parce qu'entre les deux il y avait les passions de l'orgueil et les ambitions de la politique.

IV

Quinet homme politique.

En 1839, Quinet inaugura le cours de littérature étrangère à la faculté de Lyon. Nul mieux que lui n'était préparé à cet enseignement. Aussi, dès le premier jour le succès fut grand. Ces cours sont devenus un livre, le *Génie des Religions* (1842); ils valurent à leur auteur d'être appelé au Collège de France.

Dans cette chaire retentissante, Quinet traita dès l'abord un sujet dangereux et qui devait être sa perte : *La Révolution et ses rapports avec la*

société moderne. Tout d'abord ses idées furent sages. « Toute grande qu'est la Révolution, disait-il, je ne veux pas qu'on en fasse une idole. » Mais il rencontra à côté de lui, dans la chaire d'histoire, un terrible ami dont le succès politique l'entraîna. La résistance du jeune professeur fut vive d'abord ; nous trouvons çà et là dans ses premiers cours des paroles élevées qui, prononcées devant l'auditoire de ce temps-là, sont de véritables actes de courage. Mais cette vaillance ne dura point ; à l'exemple de Michelet, auquel la voix publique l'associa désormais, mais en le mettant au second rang, « Michelet et Quinet », disait-on, jamais « Quinet et Michelet », il laissa sa parole devenir le porte-voix d'un parti.

Aussitôt, la presse dite libérale, voyant en lui un instrument d'opposition, alluma devant lui tous ses encensoirs, l'enivra de louanges, écrasa pour ainsi dire son génie sous les faveurs de la popularité, cette gloire en gros sous.

De son côté une jeunesse ardente toujours avide de nouveautés, toujours hostile à n'importe quelle suprématie, se pressa chaque jour plus enthousiaste devant lui. Succès fatal, je le répète, car, pour continuer à mériter et ces éloges et cet empressement, Quinet dut forcer la note.

Était-ce le professeur qui parlait ? on était refroidi ; était-ce le sectaire ? on exultait.

La chaire devint donc une tribune où il s'échauffait à froid, on peut le dire, car il

n'improvisait jamais, il lisait toujours. Là il foudroyait les Jésuites — qui en ont bien vu d'autres — il criblait d'invectives et la religion et même bientôt la monarchie de Juillet qui, pourtant, n'aurait point dû trouver en lui un adversaire (1). Quinet gagna ainsi un redoublement de popularité, mais il perdit son talent de poète, il devint rhéteur; sa dignité de philosophe, il devint démagogue; sa place enfin, car, en 1846, le Gouvernement lui retirait sa chaire.

Le Collège de France approuva cette mesure, mais l'opposition protesta violemment. Je vois un journal de ce temps qualifier cet acte d'« exécution arbitraire et odieuse, car, pourvu qu'il soit honnête, un homme doit pouvoir enseigner ce qu'il pense. » Les coreligionnaires de M. Quinet se garderaient bien de rééditer aujourd'hui cette protestation.

En frappant le professeur du Collège de France, on le rendit irréconciliable. Quinet prit une part active à l'agitation réformiste, écrivit de nombreux articles de journaux, et un an après il se présentait devant le collège de Bourg comme candidat de l'opposition.

Il fut élu; nous n'hésitons pas à le regretter pour lui et à regretter en même temps cette manie étrange qui pousse ainsi des savants de

(1) La duchesse d'Orléans avait fait à Quinet le plus gracieux accueil; la princesse Marie avait composé, sur une scène d'*Ahasvérus*, un groupe charmant dont l'original est, je crois, à Versailles; le musée de Bourg en possède une copie.

haute valeur — dont le domaine est la science pure et la contemplation — à briguer un mandat gouvernemental quelconque. En descendant dans l'arène des luttes politiques, ces hommes, hier utiles, sortent de leur rang et perdent leur force. Il y a des soldats de la pensée et des soldats de l'action ; les uns comme les autres ont leurs tâches bien définies, mais incompatibles.

En entrant dans le tournoi électoral, l'auteur d'*Ahasvérus* fut accueilli par les rudes estocades des partis. Devenant personnage politique, il aurait dû s'attendre au choc ; du premier coup, il se laissa désarçonner, la contradiction l'exaspéra, il fut entraîné hors de sa voie. « Je serais bien malheureux, écrivait-il un jour, si les violences de mes adversaires avaient réussi à m'ôter l'équilibre parfait qui fait une âme juste, car alors je serais forcé d'avouer qu'ils ont été les plus forts. » A ce compte-là, il faut avouer que Quinet a été souvent vaincu.

En relisant les *Jésuites*, l'*Ultramontanisme*, etc., maintenant que ces discussions ont vieilli, on est douloureusement surpris de l'âpreté, des violences à froid de cet homme qui se fâche. Et l'on regrette que l'Athénien, jadis élégant et châtié, ait quitté les régions sereines de la philosophie pour descendre dans le champ de foire électoral où l'on se lance les invectives populacières, où l'on jette la plume et la lyre pour s'escrimer du bâton !

Vint la révolution de 1848. Quinet y prit une

part active : aux jours de février, il y fit même le coup de feu. Cela lui valut une autre infortune, celle d'être nommé colonel de la 11^e légion de la garde nationale de Paris. Le poétique et paisible étudiant d'Heidelberg était taillé pour ce noble métier absolument comme pour discuter des budgets ou présenter des amendements; aussi n'aurons-nous point la mauvaise grâce de nous étendre trop longuement sur sa carrière militaire.

En 1848, il se présentait de nouveau devant ses électeurs. Jeter bas l'ancien gouvernement avait été chose facile, il se défendait si mal! En reconstruire un nouveau était une autre affaire. Quinet comprit que pour y arriver il fallait des principes plus stables, c'est-à-dire plus religieux que ceux qu'il venait de professer. Il chercha l'appui de tous les hommes d'ordre et de bonne volonté. Devant une commission nommée par Mgr Devie, évêque de Belley, et dont trois membres vivent encore, il déclara que, catholique de naissance, il respecterait toujours le catholicisme.

D'un autre côté il écrivait à M. Et. Milliet, alors directeur du *Journal de l'Ain*, ces belles paroles que nous citons tout au long, car elles méritent d'être recommandées aujourd'hui aux amis de l'auteur :

« Voici le moment où doivent se réunir et fraterniser tous les hommes de cœur et d'honneur. Il s'agit de sauver la France et avec elle la liberté de l'univers. Croyez que l'esprit qui m'animerait est avant tout un esprit de concorde.

Ceux qui m'ont fait la guerre au nom des croyances religieuses me connaissent bien mal, ils me croient plein de fiel et d'intolérance, c'est tout le contraire de ma nature. La liberté de conscience m'a toujours paru être la première pierre de fondation de l'Etat moderne. Hors de là je ne vois point de salut. »

V

Quinet historien de la Révolution. — Sa mort.

Après le coup d'Etat du 2 décembre, un décret daté du 9 janvier 1852 bannit Quinet hors de France. Presque à la même époque il eut la douleur de perdre cette femme aimante que nous l'avons vu rencontrer en Allemagne et à laquelle, pendant les sept ans que durèrent ses fiançailles, il a écrit des lettres si pleines de fraîcheur et de sentiment. A Bruxelles, où il s'était retiré tout d'abord, il se remaria avec la fille du poète slave Assaki. Cette dernière vit encore, elle assistait aux ovations du 14 mai 1883.

Si l'exil fut pour l'homme privé une rude épreuve, il fut aussi un bien pour l'écrivain qui, s'éloignant des excitations et des luttes troublantes, se retrouva lui-même. A Veytaux (Suisse), son second séjour d'exil, Quinet écrivit *Merlin l'enchanteur*, personnification de toutes les légendes poétiques de l'ancienne France, puis la *Révolution*, œuvre de haute importance, sur

laquelle nous devons insister, car elle est en quelque sorte son testament politique.

Nous avons vu l'idée de la Révolution dominer dans toutes les œuvres de Quinet ; histoire, critique, poésie, il s'est fait de la Révolution un culte dont nous l'avons trouvé jusqu'en 1840 le pontife à la foi ardente, aux illusions généreuses. Maintenant, vieilli par douze ans de politique active, il a éprouvé de douloureux mécomptes et pris une idée plus exacte des hommes et des choses. Son bon sens pratique lui fait voir en plus d'un endroit les exagérations et les erreurs de la Révolution. Peut-être sera-t-il blâmé, déclaré hérétique par son parti : n'importe, il a le courage de donner aux démocraties modernes de grandes et sévères leçons ; il leur dit que si elles veulent vivre, elles doivent avoir le respect de tous les droits, en un mot mériter la liberté. Et contrairement à plus d'un tribun moderne, au lieu de soulever le peuple en faisant appel à ses instincts mauvais, il le veut fort par la moralité de l'individu, par l'élévation du caractère de chacun.

Au point de vue historique, la *Révolution* n'est pas un récit des événements, mais une suite de considérations. Livre de haute originalité, de grand style, d'appréciations presque constamment exactes, toujours loyales. A Quinet, idolâtre de cette révolution, nous devons savoir gré d'avoir blâmé avec une indignation amère ses débordements monstrueux, d'avoir été juste

envers ses ennemis, tenant comptes de l'éducation, des principes, des milieux qui les font agir comme ils agissent.

En 1870, Quinet revint à Paris, il y subit les plus mauvais jours de l'année terrible. L'épreuve fut dure pour lui, il retrouvait la France dans un tout autre état qu'il l'avait laissée. Ses principes philosophiques, il les voyait mis en œuvre contre sa patrie par ceux auprès desquels il les avait puisés, par ces Allemands qui disaient : *Kultur und Gott und Recht mit uns*. Ses principes révolutionnaires, il en voyait les fruits odieux dans une partie de son ancienne garde nationale, lâche devant l'ennemi, et sous laquelle on sentait déjà percer la Commune du lendemain. La désillusion fut grande. Nous avons sous les yeux un article manuscrit qu'il envoyait à son ami Chadal et dans lequel nous en trouvons l'expression amère : « Chargez donc vos armes, pointez et visez juste, dit-il en parlant des Allemands, tirez tranquillement, libéralement et consciencieusement. C'est aujourd'hui le premier et le dernier mot de la philosophie telle qu'ils nous l'ont faite. » Et plus loin Quinet s'indigne des longues tendresses qu'il a eues pour les idées teutonnes : « Oh ! le beau jour que celui où l'esprit français « prendra corps à corps l'esprit allemand et le « déshabillera de ses oripeaux métaphysiques ! « Il y a déjà quarante ans, l'illustre Kreutzer « me disait : — Il m'arrive une chose extraordinaire, je ne puis comprendre la philosophie

« allemande que si elle m'est expliquée par un
« Français. — Cela ne m'étonne pas, lui disais-je ;
« pour descendre dans un caveau, il faut une
« lanterne ; et c'est parce que la France est la
« lumière qu'ils ont juré de l'éteindre. »

Était-ce le souvenir de cette guerre terrible, étaient-ce les affres de sa fin prochaine, toujours est-il qu'après 1871, comme nous le faisait remarquer un homme qui l'a souvent approché, Quinet ne fut plus le même. Il parlait moins, il n'écrivait plus. En pressentant la fin du voyage, il semblait se demander plus anxieux et plus sombre quelle était cette terre inconnue vers laquelle il allait aborder. Il mourut à Versailles en mars 1875.

Aux dernières lueurs de sa vie, cette vérité qu'il avait si ardemment demandée à la science se montra-t-elle à lui, consolation suprême, comme elle se montre aux humbles et aux simples ? Dieu seul le sait ; mais il est une chose que nous avons pu voir avec tristesse, c'est que ses funérailles furent civiles. La logique incurable des événements et des amitiés néfastes, pendant toute sa vie, semblèrent comme l'ange au glaive de feu marcher derrière cet homme naturellement bon et d'aspirations droites. Elles le poursuivirent jusqu'après sa mort. Il fut enterré au cimetière Montparnase. Il y eut, autour de son cercueil sans prêtre, une foule curieuse bousculant les agents de ville comme à un spectacle, et criant : « Vive Lockroy ! Vive

Hugo ! Vive Gambetta ! » Quelques proches ou intimes comprimaient leur douleur ; pour les autres, c'était une manifestation politique.

Sur la tombe, Victor Hugo, Henri Brisson prononcèrent quelques paroles. Gambetta, dérision suprême, le compara à Ledru-Rollin, cita du Danton pour le louer et parla de sa propre politique. Le lendemain les journaux reproduisirent ces discours, entre un article financier et une chronique théâtrale, et ce fut tout ! Certes, Quinet méritait mieux que cela ; mais, grâce à l'inaction de ses dernières années, les sectaires qui l'avaient dépassé de cent coudées dans ses violences l'avaient déjà fait quelque peu oublier ; beaucoup s'étonnèrent lorsqu'ils apprirent sa mort ; ils le croyaient depuis longtemps disparu.

VI

Conclusion.

Et maintenant, après cette vie agitée, fiévreuse, toujours inquiète, la bienveillance, disons mieux, la sympathie qui nous a animé dans cette étude nous donne le droit d'un peu de sévérité. Quinet est exalté en ce moment non pour ses qualités mais pour ses défauts. N'était l'âpreté de sa haine contre le « parti prêtre », comme on disait de son temps, contre le « parti clérical », comme

on dit aujourd'hui, les honneurs officiels et ceux des sociétés secrètes le laisseraient parfaitement dans l'oubli, comme ils y laissèrent Lalande et Gorini. Ce sont leurs propres passions qu'ils mettent sur ce piédestal et qu'ils encensent sous les traits de Quinet. Ils oublient que la vraie gloire, la gloire sereine et durable, n'est point celle que décernent les contemporains ; elle plane au-dessus des tumultes passagers.

Combien avez-vous vu de grands hommes coulés en bronze ou taillés en marbre par la passion politique, rester debout sur leur piédestal respecté et regarder défilier à leurs pieds d'innombrables suites de générations ?

Non, un parti les élève, un parti les abaisse ; leurs honneurs dépendent des fluctuations de la bataille.

Plus philosophe qu'homme d'Etat, plus poète que philosophe, et plus rêveur que poète, Quinet jouit d'une renommée justifiée ; mais nul observateur non prévenu n'oserait la qualifier de gloire de premier ordre.

On a beau dorer sur un socle de marbre les titres des ouvrages de Quinet : la plupart l'ont précédé dans la tombe ; et parmi ceux qui se tiennent encore debout, nous doutons qu'un seul lui puisse survivre un demi-siècle.

Poussons plus loin encore la hardiesse de notre pleine franchise : une ville qui fait de tels honneurs à une illustration secondaire s'imagine attester sa richesse ; elle ne fait qu'a-

vouer sa pauvreté; ou plutôt elle proclame qu'elle se connaît mal en hommes.

A moins qu'elle n'ait pour mobile et pour excuse la passion du moment, la passion sectaire ou la passion politique.

C'est le cas de Quinet. Mais, encore une fois, passion et justice sont deux choses bien différentes; la postérité ne connaît que la seconde.

En attendant l'arrêt définitif mais encore lointain de la postérité, nous qui sommes parmi les vaincus du moment, mais qui de l'Eglise notre mère avons appris à plaindre plus qu'à haïr nos adversaires et les siens, nous voulons tout oublier de Quinet, tout à l'exception du talent réel du littérateur, de la vie intègre de l'homme, des ardentes aspirations du philosophe vers une vérité qui se serait montrée à lui tout entière s'il l'avait cherchée, comme l'a dit Pascal, « non dans l'imagination, mais dans la soumission du cœur. »

Si d'ailleurs celui qui écrivit le mystère d'*Ahasvérus* eut ses erreurs et ses faiblesses, n'en a-t-il pas, comme le juif maudit, porté dès ici-bas la lourde expiation?

Sur ce socle notre pensée a lu ces paroles, résumé fidèle et enseignement de sa vie : « J'ai pleuré, j'ai souffert sur ma route, le doute a pesé sur mon cœur. Bienheureux ceux qui croient ! »

J. M. VILLEFRANCHE.

FIN



